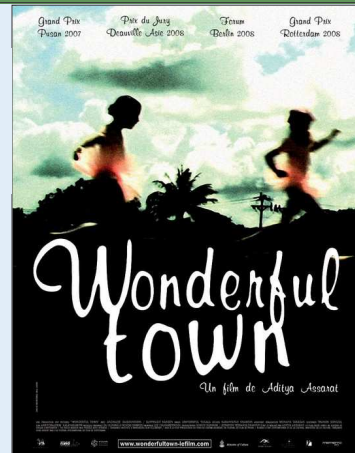
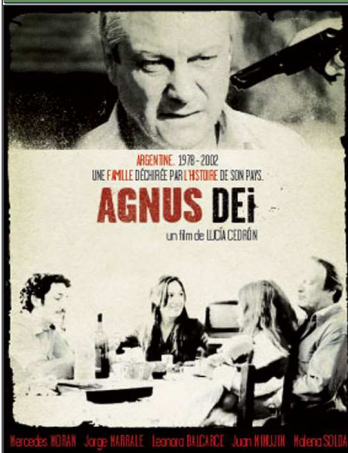


L'ÉZOLE

n°31
Juin
2008

La gazette de l'Association Pour Le Cinéma



Éditorial :

AU SOMMAIRE



P1 :
ÉDITO

P2, P3 :
WONDERFUL
TOWN
De Aditya Assarat

P4 :
AGNUS DEI
De Lucía Cedrón

Ca y est on dirait que l'été pointe enfin son nez et c'est tant mieux car la morosité commençait à tous nous gagner

Bien sûr vous allez profiter de ces longues soirées à siroter une boisson fraîche sur un transat les pieds dans l'eau ou à flâner dans les rues plus que de coutume... mais n'oubliez pas qu'il se passe toujours quelque chose au Cinéma Le Zola !

La Fête du Cinéma démarre le dimanche 29 juin et ce jusqu'au mardi 1^{er} juillet (le principe est le suivant : vous achetez une entrée aux tarifs de la salle, on vous remet un passeport que vous présenterez à toutes les autres séances et vous ne paierez plus que 2€) et la Fête joue les prolongations le mercredi 2 juillet dans notre salle (demandez le **pass un jour +** à la caisse dès le dimanche 29 juin) et vous ne paierez que 2€ pour toute la journée.

Si c'est pas bien ça !

Nous vous proposons pour cette semaine de fête, un documentaire musical, *Retour à Gorée*, un documentaire animalier, *Les seigneurs de la mer*, une reprise, *La graine et le mulet*, un film argentin, *Agnus dei*, et un très beau film thaïlandais, *Wonderful town*. Et pour le mercredi 2 juillet, *Affaire de famille*, *Brave story*, *Sex and the city* et *48 heures par jour*.

Alors profitez-en et faites la fête dans votre cinéma préféré qui est bien sûr Le Zola !

Sophie Ben Drihem



POUR VOUS INFORMER
DES PROGRAMMES, DES DERNIÈRES NOUVELLES,
DES ÉVÉNEMENTS ET DES FESTIVALS DU CINÉMA LE ZOLA
CONNECTEZ-VOUS SUR NOTRE SITE : WWW.LEZOLA.COM

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO OLIVIER CALONNEC, MICHÈLE MARSALA
ET SOPHIE BEN DRIHEM (MISE EN PAGE ET ILLUSTRATIONS)

Wonderful town

Un film de Aditya Assarat

Décevant. Absurde. Incompréhensible. Nous ne parlons pas ici de *Wonderful Town*, mais de sa distribution en salles. Comment effectivement ne pas être interloqué par le peu d'intérêt porté par les distributeurs à un tel film ? Pourtant primé dans plusieurs festivals internationaux (Pusan, Rotterdam, Venise), le film souffre certainement de l'effet de déconsidération d'une cinématographie encore fragile qui peine à rencontrer son public.



La sobriété de la mise en scène du film est déconcertante au premier abord. On se demande même si l'action va déboucher sur quelque chose, si les personnages vont parvenir à s'approprier pour vivre en harmonie avec leur environnement. Sans qu'il en soit fait clairement allusion dans *Wonderful Town*, nous ressentons néanmoins imperceptiblement les effets dévastateurs du tsunami, qui a non seulement ravagé physiquement les côtes thaïlandaises, mais a aussi fortement pesé sur les consciences. C'est là que se situe l'enjeu du film : montrer une histoire d'amour dans un contexte défavorable. Aditya Assarat ne cache pas que son intention première était de montrer une histoire d'amour, rien de plus. Mais en découvrant la petite ville de Takua Pa, dévastée par le terrible raz-de-marée

de 2004 (8 000 morts !), il s'est rendu compte qu'il ne pourrait pas faire abstraction de ce contexte particulier. Il a, dit-il, trouvé les gens mornes, peu enclins à la discussion, encore hantés par le tsunami.





En joignant son intention de départ au lieu de tournage, il a ainsi pu développer une histoire douce-amère sur le thème de la recherche de soi et de l'autre après un événement tragique. La colère des habitants est rentrée et ne se manifeste guère par des actes concrets. Lorsque

Ton, le personnage masculin, arrive dans la petite ville, c'est pour trouver la solitude. Il croise Na dans son hôtel, et en tombe amoureux, lentement mais sûrement à l'image du film qui dégage une sobriété et une simplicité rares. Le rythme du film est celui de la vie à Takua Pa, ni plus ni moins, et Assarat nous fait grâce du pathos couramment associé à ce genre de sujet sensible.

Les personnages essaient de s'aimer, en toute simplicité. La caméra caresse leurs corps troublés par de lents panoramiques, par petites touches, et nous nous laissons progressivement séduire par la grâce dont fait preuve ce jeune cinéaste. Sauf qu'à un moment, le doute s'installe, subrepticement, insidieusement, sans même que l'on n'y prête une attention particulière. La musique participe largement de cet effet : alors que jusque-là les accords de guitare se faisaient délicats, mélancoliques, ils se mettent soudain à faire peser une menace sur cette idylle trop belle pour être vraie. Le quotidien revient au galop, et le spectre du tsunami refait surface, avec les séquelles psychologiques qu'il a engendrées...



Serambi, diffusé au Zola au début de l'année, traitait directement des conséquences morales de son passage en Indonésie, sous la forme d'un documentaire. Ici, la fiction, très réaliste, très dure (confortée en cela par l'interprétation forte des deux acteurs, amateurs), parvient, à sa manière, à évoquer le drame sans montrer une seule vague : Aditya Assarat a devant lui de beaux lendemains... si tant est qu'il jouisse d'une distribution plus importante que cette fois-ci.

On n'est pas contre le fait que le Zola bénéficie d'une quasi-exclusivité, mais quand même !

Olivier Calonnec





AGNUS DEI DE LUCÍA CEDRÓN



Peut-on, dans un pays qui a connu la dictature et ses exactions, mettre un « point final » à la poursuite de ceux qui en furent les acteurs comme en décida la loi du « Punto final » promulguée en Argentine le 23 décembre 1986 ?

Peut-on avoir un avenir si on ne se décide pas à regarder son passé en face pour en panser les blessures ?

Peut-on bâtir une vie sur le non-dit et le silence, vivre sans pardonner ou être pardonné ?

Ce sont autant de questions que pose le film de Lucia Cedron, *Agnus Dei*.

Dans l'Argentine de 2002 en proie à la crise et à de nombreux enlèvements, où Teresa revient de son exil en France pour tenter, avec sa fille de faire libérer son père kidnappé en plein Buenos Aires, elle affronte son histoire.

Au début, on peine un peu à se retrouver dans la succession sans transition de scènes du présent et du passé. Mais cette construction fait peu à peu ressortir l'inextricable imbrication de l'un avec l'autre et leur impossible dissociation.

Peu de choses sont dites ou même montrées de cette dictature qui a pesé sur tout un peuple et décidé, malgré elles, du destin de tant de familles, mais sa présence et son poids restent oppressants. Dans quelques scènes policières, dans l'arrogance sans repentir d'un ancien soutien de la junte à qui mère et fille viennent demander une aide pour payer la rançon.

Parce que c'est moins de dictature que de liens familiaux qu'il est question. De ce qui jamais ne fut dit entre le père et sa fille, entre la mère et sa fille, de ce poison sournois diffusé par les non-dits, des rancœurs souterraines, de l'amour filial malgré celles-ci.

Comme dans *l'Histoire officielle* de Puenzo ou *Kamchatka* de Marcelo Pineyro, c'est par le biais de l'intime et des traces profondes et douloureuses qu'elle creuse dans la vie de chacun, que l'Histoire est abordée.

C'est son poids et les déchirements qu'elle engendre dans le quotidien et le devenir de gens ordinaires qui est disséqué là.

Dans ce troisième long métrage dans lequel on devine une part autobiographique, Lucia Cedron parle, ainsi qu'elle s'en explique dans un entretien de « rédemption, la vie après la mort, l'absolution, la possibilité de renaissance et de vie. »

Une entreprise portée par un scénario subtil et l'interprétation tout en finesse et en retenue des deux actrices principales Mercedes Moran et Eleonora Balcarce.

Michèle Marsala

